

Le Liseron

Dans les blés mûrs, un soir de fête,

La jeune fille me cueillit ;

Dans ses cheveux noirs, sur sa tête.

Ma blanche étoile rejaillit.

Fleur domestique et familière,

Je m'y collais, comme le lierre

Se colle au front du dahlia ;

Sa joue en fut tout embellie ;

Puis j'en tombai froide et pâlie :

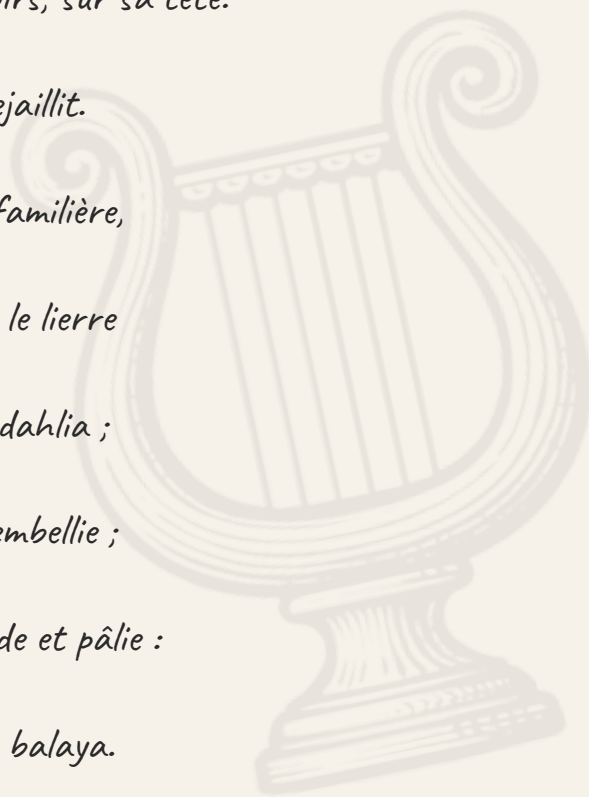
Son pied distrahit me balaya.

Mais le matin, sous sa fenêtre,

Un passant me vit par hasard,

Se pencha pour me reconnaître,

Et me couva d'un long regard.



« Viens ; dit-il, pauvre fleur sauvage.

Viens, mon amour et mon image,

Objet d'envie et de dédain,

Viens sécher sur mon cœur posée :

Mes larmes seront ta rosée,

Mon âme sera ton jardin ! »

Depuis ce jour, rampant dans l'herbe,

Je m'enlace autour d'autres fleurs ;

J'abrite leur tige superbe

Et je relève leurs couleurs ;

Et quelquefois les jeunes filles

Me fauchent avec leurs faucilles,

Pour faire un nuage à leur front :

Je nais pâle et toute fanée,

Je suis le lierre d'une année.

Foulez les pauvres liserons !



Alphonse de Lamartine (1790–1869)

